



LETTRE PAROISSIALE

du Temple-Neuf

Place de la Comédie - 57000 - Metz
templeneufdemetz@gmail.com

Hebdomadaire n° 6 – 3 mai 2020

PREDICATION

Evangile Jean 15.1-8

“1 ¶ C’est moi qui suis la vraie vigne, et c’est mon Père qui est le vigneron. 2 Tout sarment qui, en moi, ne porte pas de fruit, il l’enlève ; tout sarment qui porte du fruit, il le purifie en le taillant, pour qu’il porte encore plus de fruit. 3 Vous, vous êtes déjà purs, à cause de la parole que je vous ai dite. 4 Demeurez en moi, comme moi en vous. Tout comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s’il ne demeure dans la vigne, vous non plus, si vous ne demeurez en moi. 5 C’est moi qui suis la vigne ; vous, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi, comme moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; hors de moi, en effet, vous ne pouvez rien faire. 6 Si quelqu’un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment et il se dessèche ; on ramasse les sarments, on les jette au feu et ils brûlent. 7 Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez, et cela vous arrivera. 8 Mon Père est glorifié en ceci : que vous portiez beaucoup de fruit et que vous soyez mes disciples.” (Jean 15:1-8 NBS).



Chers amis.

Les images rurales sont encore au cœur de notre Évangile. Après les bergers et brebis, nous glissons vers la vigne... Les remarques de la semaine passée sur la compréhension de la péricope demeurent. La vigne et la viticulture sont des images et notions lointaines pour le public et même, plus grave encore, le vin est perçu comme une boisson onéreuse, liée à la convivialité dans le meilleur des cas, ou comme un produit toxique qui nuit gravement à la santé ou induit potentiellement des problèmes sociaux... Il n'est plus raisonnable d'avoir une consommation courante et ordinaire du fruit de la vigne sous forme fermentée. Et encore nous sommes français... et de générations toujours marquées par une consommation relativement courante du vin. Mais tout de même la question se pose : pourquoi vouloir produire beaucoup de fruits si c'est pour arracher la vigne dans certains cas et de toute manière en limiter la production à l'hectare ? Car la question n'est plus celle de la quantité mais celle de la qualité !

Notre parabole serait-elle décalée ? Il est incontestable que pour la comprendre il devient nécessaire de faire un effort intellectuel et de se plonger dans un contexte différent du nôtre. En ce sens, la volonté exprimée par Jésus d'utiliser des images aisément compréhensibles par le peuple ordinaire de Palestine, par la foule des personnes qui l'entouraient, ne fonctionne plus. Aujourd'hui, il est incontournable de réaliser un exercice d'abstraction. Les images agricoles parlaient encore il y a un siècle, peut-être même encore jusqu'au début des années 60 quand le vin d'Afrique du Nord associé aux productions du Midi abreuvait la France des reconstructions de l'après-guerre ainsi que le monde de l'industrie. Mais depuis 40 ans les réalités se sont radicalement transformées. La doctrine officielle et les discours des sociétés savantes cherchent à limiter la consommation du fruit de la vigne. Avec raison. Quel impact alors sur notre Évangile du jour ?

Toutes les images bibliques tournent autour de la terre, de la vigne, du blé, des brebis, de l'olivier, de l'âne, du cheval... c'est bien naturel. La Bible dans l'ensemble condamne la ville, Ninive, Babylone et même Jérusalem de manière épisodique. La ville est ce lieu de la tentation, de la toute-puissance, de l'orgueil, de l'oppression des petits et des divinités païennes, de tout ce qui pervertit l'homme et le détourne de la vie simple et concrète rythmée par les saisons et animée par la solidarité et l'entraide sous le regard de Dieu.

Or nous vivons de plus en plus dans des milieux urbanisés et cette tendance ne devrait pas s'inverser prochainement. Le travail de la terre n'est plus particulièrement valorisé. L'agriculture des temps modernes est également tournée vers les cours internationaux des matières premières et la production reste attentive aux subventions nationales ou européennes. Le monde rural n'échappe plus à l'univers des villes. Même en ce qui concerne les productions plus respectueuses de l'environnement.

Le monde de Jésus n'existe plus guère. L'agriculture de subsistance et de commercialisation relativement modeste pour alimenter les villes de proximité a disparu tout comme nos mineurs et métallurgistes qui entretenaient leurs jardins ouvriers. Il ne s'agit aucunement d'être nostalgique mais au contraire de laisser disparaître ce qui a vécu et d'être curieux et attentif à ce qui semble émerger.

Revenons à l'image de la vigne dans la Bible. Elle est présente chez Noé qui se précipite pour en planter et s'offrir une belle ivresse dès que possible. La vigne accompagne également les mariages, Jacob souhaite épouser Rachel et se réveille avec Léa après un festin... Nous connaissons également les noces de Cana, sur un autre registre cette fois, ainsi que notre parabole et toute la symbolique du vin dans la Sainte Cène. L'image de la vigne n'est pas univoque dans la Bible même quand elle ne représente pas le peuple d'Israël. La vigne participe à la vie et amène ses joies et ses peines selon les circonstances. L'image est familière et parlante alors que de nos jours nous ne connaissons plus que le produit fini, soit en grappe soit en bouteille, dans les commerces.

Lentement nous allons devoir concevoir un christianisme urbanisé loin des images bibliques habituelles. Exercice d'autant plus complexe que l'image de la ville est plutôt négative dans la Bible et même dans notre religiosité populaire résiduelle car elle est le lieu des tentations et les plaisirs qui éloignent de Dieu. Il existe dans notre fonds culturel et spirituel une image fantasmée de la vie simple, proche de la nature et en accord avec Dieu. Pour porter des fruits en nombre, nous sommes obligés de briser les idoles et de regarder le monde en face.

Porter beaucoup de fruits. Tel est l'objectif que nous fixe Jésus, comment l'atteindre ?

Il est prêté à Paul Ricoeur l'énumération de trois conditions pour que la foi chrétienne ait un bel avenir dans les prochaines décennies ou siècles.

Réaliser un important **travail intellectuel**. Nous le constatons régulièrement, même notre protestantisme paralysé par ces différents courants et églises n'arrive plus à s'exprimer sur les défis de notre époque. L'unité du mouvement prime sur sa réflexion et son expression publique. La question qui se pose alors est celle de savoir si un groupe religieux qui n'a plus d'avis sur rien peut exister dans la durée. Toute prise de position comprend un risque qu'il faut assumer. Tout choix pour être pertinent exige de comprendre les enjeux du débat. Parfois le silence n'est qu'un aveu d'une démission de la pensée collective devant la complexité de la vie. Or le respect de la vie, comme l'entend Albert Schweitzer, attend que la foi protestante reste présente dans la compréhension du monde et qu'elle prenne position. Je suis une vie qui veut vivre, entouré de vie qui veut vivre écrivait-t-il. Cette phrase implique la vie spirituelle et non pas seulement la sauvegarde de la biodiversité. Le fait de vouloir vivre pose la problématique de l'équilibre entre les diverses existences et l'utilisation des techniques pour les sauvegarder. L'univers urbanisé et la forte spécialisation professionnelle, le poids politique des experts dans tous les domaines, nous interroge sur notre volonté à chambouler nos habitudes afin de penser un projet global pertinent pour le temps présent. Or, selon Paul Ricoeur, notre avenir passe également par notre capacité de travail au sein du monde réel.

Le deuxième point porte sur la **fraternité** au sein de notre protestantisme, des structures les plus éloignées aux paroisses de proximité. Comment exprimer la fraternité, l'empathie et la solidarité et envers qui ? En premier lieu, il existe une exigence interne et cela est déjà complexe. Comment entendre celui dont la foi s'exprime différemment de la mienne, comment accueillir celui qui a des attentes autres, comment faire vivre harmonieusement des expressions religieuses différentes ? C'est le défi de la Pentecôte. Permettre que chacun entende Dieu dans sa langue propre, donc dans sa spiritualité, culture, nationalité et ne pas chercher à unifier les codes, comme l'échec de Babel nous en montre l'impasse. Notre tendance naturelle consiste à vouloir codifier notre discours et notre pratique théologiques. Certainement que cette étape est inévitable. La fraternité pour autant ne peut pas servir de cache-misère à la renonciation au travail intellectuel et à la compréhension du monde à travers ses enjeux. Dieu est une réalité qui nous attend sur le chemin de notre humanité et non pas dans nos rêves de paradis perdu. Nous avons quitté l'Eden... maintenant il nous faut comprendre l'univers pour être en mesure d'y porter de nombreux fruits.

Le dernier point consiste à **renoncer au pouvoir**. C'est peut-être l'élément le plus facile à gérer car le pouvoir nous échappe... Les Églises sont de moins en moins en situation d'imposer leur volonté. Le catholicisme doit accepter l'existence d'une religion dissidente depuis le XVI^e siècle et connaît une contestation de son autorité morale depuis la fin du XVIII^e. Le protestantisme est bousculé depuis le XX^e siècle avec les guerres mondiales et l'affrontement destructeur entre les familles régnautes d'Allemagne et d'Angleterre. Nous autres, modestes paroissiens du Temple Neuf, nous nous réunissons en temps ordinaire dans l'un des vestiges du protestantisme triomphant sur la place de la

Comédie. Ce temps était aussi celui des missions à travers le monde, le XIXe siècle et le début du XXe où l'Occident chrétien pensait pouvoir imposer à tous son regard sur Dieu et sur la société. Même les agnostiques ou les athées adhéraient aux normes sociales de la religion. Soumission des femmes, mariage hétérosexuel indissoluble, baptême, inhumation religieuse, instructions religieuses et scolaires... et le christianisme comme religion de la classe sociale dominante. Ce monde a disparu en très peu d'années et ne reviendra pas.

Pour porter beaucoup de fruits, il nous faut entrer dans l'espérance de Dieu, nous laisser porter par sa Parole et interpeler par elle. Sa Parole nous guide dans nos choix, dans nos vies et nous engage sur des chemins toujours nouveaux. La nouveauté n'est pas une vertu en elle-même pas plus que la modernité ou l'adaptabilité. Mais la femme et l'homme d'aujourd'hui ne se rencontrent que dans le temps présent. En cela, les Réformateurs avaient déjà compris la nécessité de la transformation permanente des formes religieuses et des discours de foi. L'Évangile qui porte des fruits et celui qui proclame Dieu présent dans la vie telle qu'elle est, qui s'affranchit de la préoccupation de son propre devenir en intégrant l'espérance de Dieu.

Les racines de notre foi sont en Jésus qui impulse notre attente de Dieu. La Parole guide nos actions au sein de ce monde qui est le nôtre. Notre intelligence et notre travail permettent de comprendre notre environnement et d'agir sur lui. Notre humanisme et notre intérêt pour l'épanouissement de notre prochain nous invitent à nous engager dans la société et à partager notre foi.

Notre Dieu, que ta grâce nous permette de porter beaucoup de fruits. Amen.

Pasteur Pascal Trunck – TNM 3 mai 2020

Dieu tout puissant, une formule creuse ?

Comment pouvons-nous d'un côté, prononcer dans nos cultes cette Confession de Foi « Je crois en Dieu le Père tout-puissant... » et par ailleurs constater la présence du mal sous toutes ses formes ? La toute-puissance de Dieu ne serait-elle qu'un dogme, ou pis, une parole un peu creuse ? Pour répondre à cette question que nous pose l'actuelle pandémie, suivons les réponses de deux guides : Luther et l'apôtre Paul.

Martin Luther distingue deux modalités de l'action de Dieu : la première, qu'il nomme son *opus alienum*, est celle qui nous est étrangère. Essayer de connaître les intentions de Dieu, vouloir justifier ce qui ne peut pas l'être le concernant, nous dit Luther, nous est inaccessible ; persister, c'est tomber entre les mains du diable. En effet, nous ne pouvons savoir ce que fait ou ne fait pas Dieu dans son œuvre secrète. En ce sens, l'erreur, c'est de croire que nous connaissons ce que veut Dieu, c'est prétendre parler à sa place. Cette idée, le théologien allemand Karl Barth la reprendra et la développera au XXème siècle dans une formule saisissante : Dieu est le Tout-Autre.

En revanche, l'*opus revelatum*, c'est l'action de Dieu qui se révèle dans le Christ. En Christ, Dieu se révèle, non comme le tout-puissant inaccessible, celui que l'esprit humain doit renoncer à comprendre, mais celui qui est venu souffrir avec nous. C'est cela, le sens de

l'Incarnation : Dieu est venu habiter l'humanité. C'est aussi cela, le sens du récit de la Tentation, la première épreuve que vit Jésus : « Si tu es le fils de Dieu, lui dit Satan, ordonne à ces pierres de devenir du pain (...) jette-toi d'ici en bas », (Luc 4, 1-13), en d'autres termes, « si tu es le fils de Dieu, sois Dieu, celui à qui rien ne résiste ». En refusant ce défi diabolique, en lui rappelant cette parole du Deutéronome « Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu », Jésus répond en quelque sorte au diable « Je serai Dieu...en n'étant pas Dieu ». Et il sera pleinement humain, il assumera son humanité avec toutes ses vicissitudes, jusqu'à accepter l'épreuve de la Croix. Ce Dieu n'est pas le Dieu de la toute-puissance, c'est le Dieu qui se fait proche, le Dieu qui éprouve toutes les dimensions de l'existence humaine. Il est Christ à nos côtés.

Mais ce Dieu n'est pas impuissant. Ce Dieu qui subit la souffrance, c'est Dieu *pour nous*. Cette expérience que je fais de Dieu ne me donne pas un savoir sur lui, sa puissance ou son impuissance. Le Dieu de Jésus-Christ, c'est Dieu que je rencontre, que j'expérimente, c'est aussi le Dieu des récits de miracles, celui qui rencontre la souffrance des hommes, et qui s'élève et lutte contre la souffrance, avec nous. Il est Christ notre frère.

A cette première réponse, ajoutons celle de l'apôtre Paul en 1 Corinthiens 18-25, qui évoque la faiblesse de Dieu, plus forte que la force des hommes. « Le langage de la croix, y écrit-il, est folie pour ceux qui se perdent, mais pour nous, qui sommes en train d'être sauvés, il est puissance de Dieu (...) Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes. ». Ici, pour *puissance*, l'auteur utilise non le mot *kratos*, force, pouvoir, autorité (cf. démocratie, aristocratie), mais *dunamis*, dynamique, pouvoir de faire, élan. La faiblesse de Dieu, qui n'est jamais autant manifeste que sur la croix, n'est pas signe d'impuissance, mais une dynamique qui nous permet d'avancer et nous guide toute notre vie. Oui, par cette dynamique, nous sommes guidés, accompagnés par celui-là même qui a traversé ces expériences. En la Résurrection, Christ s'est tenu debout, a tenu bon et a été relevé. Au-delà de la mort, plus fort que la mort, il nous assure qu'à son exemple, nous pouvons traverser l'épreuve qu'il a lui-même traversée.

Gardons-nous donc d'interpréter ce qui nous arrive en ce moment comme une volonté ou non de Dieu, car en réalité nous n'en savons rien. A l'exemple du Christ, en lequel il s'est incarné, avançons avec confiance et courage. C'est un autre aspect de ce que la foi chrétienne appelle l'Espérance.

Christian RASETA

Des échos du conseil presbytéral

Oui, le conseil presbytéral s'est réuni, et chaque membre est resté sagement confiné chez soi... grâce à Skype ! Quelques décisions importantes ont ainsi pu être prises. En voici des échos.

Vous vous en doutiez, « Temple-neuf en fête » du 7 juin, qui était censé réunir toutes les paroisses de l'agglomération dans le jardin d'amour, n'aura pas lieu. Les déjeuners conviviaux du jeudi midi sont aussi suspendus. L'exposition Paul Flickinger est reportée à l'automne, du moins nous nous y préparons, si la pandémie nous en laisse alors la possibilité. Au moins tant que durera le confinement une lettre paroissiale sera diffusée toutes les semaines. Lorsque nous aurons le feu vert pour reprendre

les cultes, et moyennant quelques aménagements concernant la sonorisation, l'ample nef de notre temple permettra d'accueillir les paroissiens en respectant les critères de la distanciation sociale ; mais la célébration de la Sainte-Cène ne pourra évidemment pas avoir lieu, du moins sous la forme traditionnelle. Pour l'été, précisément en août, nous accueillerons au temple un couple de suffragants. Nous vous parlerons ultérieurement d'autres projets visant à améliorer la fraternité entre paroissiens et l'ouverture de notre communauté.

Les comptes ont été arrêtés et approuvés. Les recettes en 2019 se montaient à 41 466 € et les dépenses à 34 598 €. Le conseil remercie tous les fidèles donateurs sans lesquels la vie de l'Église et la réalisation de nos projets ne seraient pas possibles. Chacun a pu constater les évolutions apportées au cours de l'année passée et qui devront se poursuivre, avec notamment une réflexion à concrétiser autour de nouvelles formes de célébrations et autour du travail intergénérationnel. Le conseil ne vous cache pas son inquiétude pour le budget 2020, où le nombre de cultes mais aussi celui des mariages, baptêmes et enterrements au temple risque d'être singulièrement limité du fait du confinement. Mais nous sommes confiants en votre solidarité ; vos dons par courrier ou virement sont évidemment les bienvenus.

Tous masqués, tous solidaires (suite)

En une semaine une cinquantaine de masques ont été réalisés grâce au talent et à l'habileté de Claudine Beaulaton, Michelle Bronn, Yvonne Kahl, Marie-France Lerond et Jean Rouyer, la plupart malheureusement encore dénués d'élastique. Merci à ces « petites mains ». Les élastiques commandés sont attendus pour cette semaine et des « trésors » ont été retrouvés dans certains fonds de tiroirs. Merci à tous ceux qui ont répondu spontanément sur ce plan à notre appel. Ces efforts rendront possibles la vie sociale à l'issue de la période de strict confinement à de nombreuses personnes jusque-là démunies.



CANTIQUE 41/17 proposé par Robert Sigwalt

Louange

41
17

Les cieux et la terre

The image shows a musical score for a hymn. It consists of four systems of music, each with a vocal line (treble clef) and a piano accompaniment line (bass clef). The key signature is one sharp (F#) and the time signature is 3/4. The lyrics are in French and are provided for four different verses.

1. Les cieux et la terre Cé - lè - brent en chœur
2. C'est lui qui nous don - ne le prin - temps joy - eux,
3. La vi - ve lu - miè - re Des cieux en - flam - més,
4. Mais, ô Dieu su - pré - me, Plus que tous tes dons,

1. La gloi - re du Pè - re, Du Dieu cré - a - teur.
2. Les fruits de l'au - tom - ne, L'é - té - ra - di - eux.
3. L'ombre et le mys - té - re Des bois em - bau - més,
4. C'est ton a - mour mê - me Que nous a - do - rons,

1. Qu'il est re - dou - ta - ble Dans sa ma - jes - té !
2. Lar - gesse in - fi - ni - e Que rien ne ta - rit !
3. Le flot qui mur - mu - re, La fleur qui sou - rit,
4. O source é - ter - nel - le De grâce et de paix,

1. Qu'il est ad - mi - ra - ble Dans sa cha - ri - té !
2. Sa main ras - sa - si - e Tout é - tre qui vit.
3. Tout dans la na - tu - re Nous par - le de lui.
4. Ton peu - ple fi - dè - le Te loue à ja - mais !

Texte : Edmond Budry 1904, d'ap. Ps 19

Mélodie : Joseph Haydn 1792-1809

Harmonisation : Psalms et Cantiques 1978

© H : Fondation d'édition des Eglises protestantes romandes, C.P. 128, CH-1800 Vevey 2 (31)



Retrouvez-nous sur Facebook pour deux minutes de réflexion quotidienne :

www.facebook.com/Tempneufdemetz